

Quand le malheur frappe Job : en-quête du Dieu juste

Dieu en procès (Job chap. 8,9 et 10)

AVERTISSEMENT PRATIQUE

Si vous utilisez la version électronique de cette étude, n'oubliez pas de cliquer sur les termes en surbrillance. Ce geste vous renvoie, soit au **glossaire**, soit à des **compléments pédagogiques**. N'oubliez pas de déposer sur le site vos remarques, vos questions et vos réponses. Bonne lecture et belle découverte.

Pour entrer dans le texte

A. Les amis de Job prennent la parole

En restant aux côtés de Job, en silence, durant sept jours et sept nuits, Eliphaz, Bildad et Tsophar ont fait preuve d'une empathie hors du commun. Leur amitié envers Job, l'estime mutuelle qui les unit à lui en font de véritables compagnons. Une même conception théologique les rapproche : tout est dans la main de Dieu et rien n'arrive sans sa volonté.

La présence muette des trois amis, l'expression non-verbale de leur affliction semblent avoir libéré la parole de Job qui laisse enfin éclater sa révolte et sa plainte (cf. Etude 3). Après ce long silence, chacun à leur tour, et à trois reprises, ils vont prendre la parole pour exposer leur point de vue au sujet de la souffrance qui accable leur ami et expliquer la justesse de l'action de Dieu envers lui. Ils s'attachent à convaincre Job de l'inutilité de ses propos et de son égarement coupable.

Puisant dans le résultat des études théologiques approfondies qu'il a menées (Jb 4 et 5), Eliphaz, le premier, exhorte Job à considérer ce qui lui arrive comme l'intervention d'un Dieu juste qui châtie ceux qu'il aime « c'est lui qui, en faisant souffrir, répare, lui dont les mains, en brisant, guérissent » (5,18). Sans succès : la plainte de Job redouble et il appelle Eliphaz à faire preuve de sensibilité et d'empathie (Jb 6 et 7).

Bildad entre alors en scène (Jb 8) ; son intervention et la réponse de Job à ses propos (Jb 9 et 10) sont l'objet de cette présente étude.

Enfin, le troisième ami, Tsophar (Jb 11), va inviter Job à « s'éloigner du mal » (v.14) et à trouver sa consolation dans la promesse d'une vie meilleure. Pourtant, Job persiste à plaider non coupable, à proclamer son innocence ; il en appelle à une réponse de Dieu lui-même (Jb 12,13 et 14).

Loin de rapprocher les amis, ces prises de parole vont montrer le fossé qui existe entre les consolateurs bien intentionnés et cet homme qui a vu sa vie s'effondrer. Job résiste à une argumentation religieuse traditionnelle qui ne rejoint pas son cœur. Les représentations de Dieu s'affrontent. Ce long débat sur la justice de Dieu - l'auteur y consacre les chapitres 4 à 27 – est un échec ; il ne permet pas aux amis d'entrer dans un dialogue authentique.

B. Une lecture en deux temps du 1^{er} débat entre Bildad et Job

Dans un premier temps, l'étude portera sur le premier plaidoyer de Bildad et ses arguments pour amener son ami à changer d'attitude, au chapitre 8.

Traitée dans un deuxième temps, la réponse de Job, aux chapitres 9 et 10, va montrer son opiniâtreté à défendre son innocence et à faire appel à Dieu.

1^{er} temps : le plaidoyer de Bildad (Jb 8,2-22)

Consigne pour la lecture : En lisant ce 1^{er} plaidoyer de Bildad, Job 8, 2-22, demandez-vous quelle-s représentation-s de Dieu, et de sa justice, Bildad défend ici.

1. Pour éclairer la lecture

A. Une structure

On peut diviser ce texte poétique en 4 strophes :

- V. 2-7 : Bildad prend la défense de Dieu
- V. 8-12 : Il appuie son argumentation sur la tradition des anciens et la nature
- V. 13-19 : Malgré les apparences, l'impie est puni
- V. 20-22 : Le bonheur reviendra pour l'homme intègre

B. L'attitude et les arguments de Bildad

a) Bildad prend la défense de Dieu v.2-7

Bildad ne prend aucune précaution en s'adressant à son ami qui vit l'effondrement de ce qui faisait sa vie. Après sept jours de silence il s'exprime avec colère. Pourquoi cette montée d'adrénaline ? Bildad se sent-il attaqué dans ses conceptions et mis en question par l'attitude de Job ? Fragilisé sans doute dans ses convictions, il ne peut que reprendre brutalement distance, se protégeant derrière ses connaissances théologiques. Il juge que Job dépasse la mesure, en refusant de s'accuser et en prononçant contre Dieu des paroles inadmissibles. L'ami consolateur prend la défense de Dieu, un Dieu qui ne peut qu'instaurer un ordre juste. Si les fils de Job sont morts, c'est qu'ils ont péché gravement contre Dieu. Ils ont donc subi le sort réservé aux méchants. Si Job lui-même est dans le malheur, c'est qu'il a dû pécher secrètement.

Devant un père qui a perdu ses enfants, Bildad affirme que ce malheur est un châtiment mérité, parce que la justice de Dieu ne peut être remise en question. Le poète qui écrit ses lignes « laisse percer une certaine ironie dans sa description de ce consolateur qui reconforte un père affligé » constate le commentateur Samuel Terrien !

Devant un homme ébranlé par le malheur, Bildad défend le schéma d'un monde où « la piété rapporte et l'impiété coûte » selon la formule du pasteur Roland de Pury.

Pour l'avocat de Dieu, Job sape les fondements mêmes de la religion. Bildad souligne l'arrogance de son ami. Il insiste lourdement faisant la démonstration de sa théorie : « **si tu es honnête et droit...** » (v.6). Si son besoin d'expliquer le pourquoi de ce malheur est compréhensible - qui n'est pas tenté de le faire ? -, il refuse de se laisser ébranler par le questionnement exacerbé de Job et sa recherche obstinée d'un Dieu qui lui réponde. Pour Bildad, c'est à Job de changer d'attitude et de demander grâce (v.5) ; et si ses actes sont

conformes à la probité (v.6), cette grâce lui sera accordée dans une restauration de sa situation qui dépassera même ce qu'il a connu avant le malheur.

Dans cette conception de la justice divine défendue par Bildad, le bien est récompensé par la prospérité et le malheur ne peut être compris que comme la punition divine d'un péché. Autrement dit, l'être humain est l'auteur de son salut ; il l'obtient par la force de sa volonté et par l'accomplissement d'œuvres bonnes. Dieu tient alors le rôle du juge impartial.

b) La solution se trouve dans l'expérience des anciens v. 8-12

Bildad exhorte Job à se référer à la tradition. L'existence est si courte, qu'il s'agit de suppléer à la méconnaissance par l'accumulation des connaissances des générations précédentes. Cette sagesse est une nécessité dans les sociétés antiques et, aujourd'hui encore, dans certains pays, l'expérience des pères offre des solutions utiles pour affronter les écueils de la vie. Bildad se fait le porte-parole rigide de cette pensée qui imprègne les récits des pays de la Mésopotamie à l'Égypte (cf. Etude 1). Il en fait un dogme indiscutable.

Avec son ami, il se comporte comme un professeur devant sa classe, un supérieur qui détient le savoir ; sa relation avec Dieu est faite de certitudes, comme si lui-même n'avait jamais traversé la détresse et le malheur. « Sous la hargne théologique, ne se cache-t-il pas une fragilité spirituelle ? » suggère le théologien Dany Nocquet. Au malheur insupportable, il répond par un dicton simpliste (v.11-12) avec une image tirée de la nature. Hors de Dieu, l'être humain se dessèche, comme le jonc qui ne reçoit pas d'eau. Autrement dit, s'il – le jonc, respectivement Job - est desséché, c'est qu'il s'est détourné de Dieu : c'est évident, limpide même ! Le péché est séparation d'avec Dieu. Pour Bildad, mal et péché ont un lien de causalité, la punition sous forme de malheur est la conséquence directe du **péché**. Barricadé derrière ses certitudes, Bildad ne se laisse aucunement ébranler par la tragédie vécue par son ami.

c) Malgré les apparences, l'impie est puni v.13-19

Les différentes images soutiennent l'argument de la fragilité de celui qui se détourne de Dieu. Tôt ou tard, l'impie est arraché de son chez soi ; ce qui faisait sa sécurité se dérobe. Non seulement il perd pied, mais, malheur ultime, il disparaît de la mémoire des vivants, le souvenir de ce qu'il fut se réduit à un peu de poussière.

d) Le bonheur reviendra v.20-22

Bildad fait ici allusion à des gens qui haïssent Job ; sans autre précision, on ignore de qui il s'agit. Il concède que si Job est vraiment intègre, alors son malheur est l'œuvre de ses ennemis (v.20). Fidèle à sa conception de la rétribution, Bildad est sûr qu'un jour « **leurs tentes deviendront néant** » (v.22) ; « *la tente des méchants, la tente des infidèles* » est une expression traditionnelle que l'on trouve dans les **psaumes** pour désigner des ennemis personnels (cf. Psaume 84,11). Ce recours aux ennemis peut être compris comme la tentative de Bildad de donner raison à Job tout en préservant la logique de sa conception de

la justice divine. En affirmant que le bonheur reviendra (v.21) pour Job, l'ami consolateur ne peut s'empêcher d'apporter une note positive en conclusion de son discours.

Bildad donne ainsi une explication à la souffrance de Job qui préserve son propre point de vue sur le monde : Dieu récompense le bien, punit le mal, il est le garant de la justice et de l'ordre du monde.

S'il a été remué par les arguments de Job et mis en colère par son attitude, il se rassure lui-même en donnant des réponses théoriques et une explication rationnelle tirées de la tradition religieuse de son époque. Satisfait de sa démonstration, il retombe sur ses pieds. L'auteur construit les discours des trois amis de manière comparable ; au début vient l'accusation ; elle est suivie d'un déploiement d'arguments qui débouche sur une promesse de restauration à une seule condition : Job doit abdiquer et reconnaître sa culpabilité.

Forts de leur savoir, les trois amis instituent ainsi Job comme pécheur afin de pouvoir justifier le mal qui s'abat sur lui. Chacun à leur manière, ils cherchent à faire taire sa voix discordante et à écraser sa révolte ; ils lui demandent de renoncer à être lui-même.

2. Pour aller plus loin

A. La notion de rétribution

Aux Etats Unis notamment, et dans d'autres pays anglo-saxons, s'est développée la théologie de la prospérité qui reprend cette conception de la rétribution défendue par Bildad. Partant du principe que tout est dans la main de Dieu et que rien n'arrive sans sa volonté, la pandémie due au Covid-19, par exemple, est comprise comme une punition divine. Un article du petit journal satirique romand *Vigousse* souligne avec ironie les inconséquences de cette position théologique : « Outre Atlantique, les officines évangéliques redoublent de prêches énergiques. Certains (...) clament que le Covid-19 est un châtement de Dieu, lequel est très mécontent à cause de l'avortement et du mariage gay. Relevons à cet égard l'esprit futé du Tout-Puissant : au lieu de changer bêtement en statue de sel les femmes qui avortent et de foudroyer directement les hommes qui convolent, il envoie (...) un virus qui frappe tout le monde et surtout les gens âgés, même dans les pays où l'avortement et la mariage gay sont prohibés... » (Edition du 3 avril 2020, page 7).

Aujourd'hui, en Europe, repris par certains courants spirituels occidentaux, le concept hindou de réincarnation véhicule la même idée : les actions humaines reçoivent une rétribution juste, sous forme de récompenses ou de châtements. Cette conception européenne de la réincarnation simplifie à l'extrême la tradition religieuse dont elle est issue, et la trahit ; mais elle donne une explication et une réponse logiques à notre besoin de justice.

Même si pour beaucoup de nos contemporains l'être humain (considéré à l'origine et à la fin de tout) a pris la place de Dieu, la conception de rétribution est très vivace. Combien de messages nous font croire que le succès et le bonheur sont uniquement le résultat d'actions

et de comportements judicieux ! Les personnes qui échouent ou que le malheur frappe ne peuvent que s'en prendre à elles-mêmes : elles n'ont pas su y faire. « Si les pauvres sont pauvres, c'est bien de leur faute, pense-t-on, ils n'ont que ce qu'ils méritent ». Comme pour Job, au malheur s'ajoute la réprobation des bien-pensants.

L'apôtre Paul a prêché une vie libérée - par la grâce divine - de l'autojustification : l'action souveraine de Dieu en faveur de ses créatures et son amour inconditionnel à leur égard cassent le système infernal de la rétribution. Après plus de 2000 ans de ce message, nous succombons pourtant encore et toujours à la tentation de nous attribuer entièrement les raisons de notre réussite. Alors, quand le malheur frappe, lorsque les ennuis s'accumulent, qui d'entre nous ne s'est pas demandé ce qu'il « avait bien pu faire au bon Dieu » pour que tout s'acharne ainsi contre lui. En nous s'affrontent des voix qui reprennent peu ou prou les arguments des amis de Job. Ces voix interprètent les maux de l'existence comme le châtement de Dieu pour ceux qu'il aime ou le résultat d'une sanction que nous avons nous-mêmes engendrée en raison d'un comportement erroné. La tentation est alors grande de se laisser enfermer dans le schéma rassurant et mortifère de la rétribution.

B. Le dialogue impossible?

Quelle attitude adopter face au malheur d'un ami ? Comment agir face à la souffrance d'un proche et témoigner de sa confiance en Dieu ? Nous en avons fait l'expérience : il est pénible de s'abstenir de trouver des explications ou de proposer des solutions à quelqu'un qui traverse une phase difficile de sa vie. Ne jugeons donc pas trop vite les amis de Job. Envahis par un sentiment désagréable d'impuissance, nous résistons rarement à la tentation d'appliquer le baume de la consolation facile et le pansement de l'espoir. Il est nécessaire alors de nous interroger ? Qui protège-t-on ? L'autre ? Ou nous-mêmes, notre conception du monde et notre besoin d'être utile ?

Dans un livre déjà cité, *L'Autre Dieu*, Marion Muller-Colard raconte sa visite pastorale auprès d'une femme amère et révoltée. Elle écoute sans broncher la longue liste des récriminations et ne prononce aucune parole de consolation, d'encouragement ou d'espérance. Durant une demi-heure, en silence, elle accueille pleinement la plainte de sa paroissienne. Puis elle lui lit Job 3, 3-10 : « Ce n'est pas moi qui ai rendu visite à la vieille dame ce jour-là. C'est mon vieux frère Job ». Elle ajoute : « C'est à lui qu'elle ouvrit la porte, la semaine suivante, avec un sourire qu'elle s'étonna elle-même de retrouver dans ses archives. » Rejointe dans sa souffrance par les paroles d'un autre souffrant, prise au sérieux et reconnue dans ce qu'elle vivait, cette femme a pu sortir de de son enfermement.

Devant la grande souffrance, il s'agit peut-être de se tenir ensemble devant Dieu, lui et moi démunis, pour lui crier la douleur, la révolte, le refus de consentir au malheur...et le besoin d'aide.

Et pour vous ?

Comment réagissez-vous devant la souffrance et le malheur d'un ami, d'un proche ? Comment lui exprimez-vous, le cas échéant, votre foi en Dieu ?

2^e temps : la réponse de Job

Consignes pour la lecture : En lisant les chapitres 9 et 10, demandez-vous quels arguments Job fait valoir pour répondre à Bildad et quelles images de Dieu il lui renvoie ?

1. Pour éclairer la lecture

A. Une structure

On peut diviser ce texte en 4 poèmes :

V. 9,2-13 : Job renvoie à Bildad l'image d'un Dieu tout-puissant et arbitraire

V. 9,14-24 : Job renvoie l'image d'un Dieu accusateur et écrasant

V. 9,25-10,6 : Job exprime son désir d'un Dieu proche

V. 10,7-22 : Job reconnaît Dieu comme son Créateur

B. L'attitude de Job aux prises avec différentes représentations de Dieu

a) Job renvoie à Bildad l'image d'un Dieu tout-puissant et arbitraire 9, 2-13

Décidant d'ignorer l'attaque brutale de Bildad concernant la mort de ses enfants, Job fait un pas vers son ami ; il admet que l'homme ne peut remettre en cause la justice divine et avoir raison contre Dieu, car aucun être humain ne peut assigner Dieu en justice (v.3). Pour Job, ce n'est pas que l'homme soit coupable, c'est plutôt que Dieu est trop puissant. Il ne peut être bravé par un mortel, fut-il le plus sage et le plus fort des êtres, ni par un immortel, fut-il un dieu ou un démon. Cette toute-puissance divine, Job l'interroge et la conteste.

Job compare Dieu à un gangster (v. 11-12), mot tiré d'une racine hébraïque désignant la violence, le viol, le rapt ; ce Créateur dont il chante la puissance lui a fait violence, il lui a tout pris. Job ne mâche pas ses mots ; il ne peut se résoudre à cette image - défendue par Bildad - d'un Dieu aux caractéristiques d'un potentat oriental auquel les sujets doivent obéir sans chercher à comprendre ni les colères ni les décrets. Job est en quête d'un pouvoir divin qui s'exercerait d'une manière autre.

b) Job renvoie l'image d'un Dieu accusateur et écrasant 9, 14-24

A l'argument de Bildad que Dieu est juste en condamnant l'impie et réhabilitant le juste, Job fait observer que Dieu extermine les hommes intègres comme les scélérats. Le malheur frappe sans distinction, Job lui-même en est la preuve et les juges sont aveuglés, contrairement à ce que prétendent Eliphaz (4, 7 et 8) et Bildad (8,20). Job se trouve coincé par le dogme de la rétribution prôné par ses deux amis. Il n'arrive pas à s'en libérer, mais il pousse jusqu'au bout cette logique, démontrant que la réalité infirme le lien entre péché, punition et malheur. Job va plus loin encore, il dépasse son propre cas. A son tour pris de colère, il accuse Dieu d'être responsable de l'injustice sociale et de la détresse des peuples, et dénonce le scandale d'un ordre établi qui ne prend pas en compte l'injustice. Il fait le procès de ce Dieu qui n'a rien du juge juste rétribuant personnes et peuples selon leurs actes

et leur comportement (v.22-24), et qui au contraire prend les traits d'un accusateur (v.15) poursuivant sans relâche, voire sadiquement (v.20), l'innocent comme le scélérat. Job dénonce le mal absurde. « **Lui dont l'ouragan m'écrase et multiplie sans raison mes blessures** » (v.17), c'est-à-dire « pour rien », de manière incompréhensible et injustifiée. Ce verset relaie l'interrogation divine du prologue (cf. Etude 2) où ce terme est utilisé deux fois (1,9 et 2,3), déclenchant le drame et montrant que la souffrance de Job n'a pas de justification.

« **Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc ?** » (v.24). Job se débat dans un désarroi total : Dieu lui-même peut-il être l'auteur du mal qui le frappe ? Si Dieu est l'auteur du mal, alors c'est un scandale ; si ce n'est pas lui, alors Dieu n'est pas tout-puissant. Il cherche une alternative à ces conceptions de Dieu qui l'accablent et l'emprisonnent dans un dilemme insoluble.

Job est incapable de trouver des réponses aux questions qui le taraudent. Pourquoi y a-t-il du mal sans raison ? Pourquoi l'innocent doit-il souffrir ? Dieu lui résiste. Il lui devient obscur, incompréhensible.

Comment ne pas penser au désarroi des premiers disciples de Jésus devant la croix : « *Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens (...), car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes (...)* » prêchera l'apôtre Paul (I Co.1,23 et 25). Pendu à la croix, Jésus fait voler en éclat la conception de la religion « construction raisonnable et rassurante d'idées et d'idéaux, écrit Alain Houziaux et affole notre idée du juste et du bien ».

Si le sage et le juste souffrent qu'y a-t-il à espérer ? Paradoxalement, Job refuse de se taire ou d'abdiquer ; il ne tire pas la conclusion cynique qui s'imposerait : la raison du plus fort l'emporte, l'intégrité ne rapporte rien ni ne protège du malheur ; Job ne maudit pas Dieu comme sa femme le lui proposait (jb.2,9 cf. Etude 2). En continuant « à hurler l'inacceptable de sa tragédie » comme l'écrit Marion Muller Colard, Job dit son espérance obstinée d'être écouté par Dieu (v.16-17) ; il refuse de se taire et continue à défier Dieu pour l'arracher à son mutisme.

c) Job exprime son désir d'un Dieu proche

9, 25-10,6

Même si Job vient d'affirmer que Dieu extermine indifféremment l'homme intègre avec le méchant, il voudrait un procès équitable. Il estime que Dieu le condamne avant même de l'avoir jugé. L'allusion au Psaume 51,9 « *Lave-moi et je serai plus blanc que la neige* » montre que seul Dieu peut le libérer (v.30-31). Le livre de Job ici esquisse la thèse de l'incapacité de l'être humain à se sauver lui-même, une théologie de la grâce qui sera développée par l'apôtre Paul et aura un tel impact notamment au 16^e siècle avec la prédication du réformateur Martin Luther.

Job essaie de rapprocher le Créateur de sa créature, comme s'il cherchait en tâtonnant la face d'un Dieu bienveillant qui éclaire sa situation et son malheur. Est-ce les prémices du mystère de l'incarnation telle que les chrétiens-nes la comprennent ? Job doit pourtant admettre que Dieu n'est pas un homme comme lui (v.32). Dieu et l'homme n'ont rien en commun. Il est donc inconcevable qu'ils puissent comparaître ensemble devant le même tribunal. On a l'impression que cet aveu est fait à regret. Job se heurte à la transcendance

de Dieu, un Dieu si éloigné qu'il ne peut saisir ce que vivent les humains ni partager leur intimité. Job continue à chercher un chemin de compréhension, sans céder d'un pouce à l'idée qu'il serait coupable. A noter qu'il parle de lui-même comme d'un innocent, non d'un juste.

Pour obtenir un procès juste, Job voudrait le concours d'un médiateur neutre qui comprendrait le point de vue de Dieu et de l'homme (v.33). Cet arbitre amènerait Dieu et l'homme à se rencontrer. Job ne peut présenter sa défense sous la contrainte, alors qu'il est réduit à la terreur que lui inspire ce Dieu arbitraire et inhumain. Job exprime le besoin d'un intercesseur, d'un tiers qui comprenne les deux parties et qui le sortirait de sa solitude et de son enfermement ; aurait-il l'intuition anticipatrice de la venue de Jésus de Nazareth, le révélateur du Père céleste qui, à Pentecôte, fait place à l'Esprit consolateur, le **paraclet**, l'avocat (cf. Jean 14,26) ?

Pour l'heure, la peur que Dieu inspire à Job le laisse à son immense solitude, avec le sentiment d'être abandonné autant par Dieu que par ses amis (v.34-35). Dans la traduction de ces mêmes versets, Louis Segond met le doigt sur un autre effet : « *je ne suis point à moi-même* » (v.35). La terreur empêche Job d'être lui-même.

Job est à la recherche d'une issue ; il refuse toujours de se taire et exprime une fois de plus son dégoût de l'existence, traqué qu'il est par les persécutions d'un enquêteur sadique, d'un juge inquisiteur qui mène une instruction à charge (v.6).

d) Job reconnaît Dieu comme son créateur

10, 7-22

Job sait qu'il n'échappera pas à la main de Dieu ; cette main qui est celle d'un potier façonnant son œuvre. Ce Dieu si lointain qui l'accuse alors qu'il clame son innocence, Job le reconnaît comme son Créateur. S'inspirant du Psaume 139, il décrit comment il a été tissé par son Dieu (v.11). Pourtant Dieu persécute Job sans relâche lui qui voudrait disparaître dans la mort et ne pas être né (cf. Etude 3). Les questions s'ajoutent aux questions : serait-il possible que le Créateur détruise son œuvre ? Job en appel à la tendresse de Dieu qui devrait avoir pitié d'une créature de poussière. « Job n'utilise plus le ton de l'attaque, mais plutôt celui de la confiance et de l'abandon avec une pointe de reproche, comme un fils qui découvre que son propre père veut le mettre à mort. » écrit Samuel Terrien. Job ne peut l'admettre : ce même Dieu qui lui a donné vigueur et fougue, et lui a permis de vivre, veut le tuer. Job maintient envers et contre tout sa position. Il n'avoue aucune culpabilité, mais soutient l'idée que Dieu, son Créateur, le persécute au point de faire mourir un innocent. Dieu apparaît comme le seul coupable et Job en fait le procès.

Comment pourrait-il donner un sens au fait que le Créateur veuille détruire son œuvre ? Job pose la question du mal absurde et du pourquoi de la souffrance injuste. Il refuse d'arranger ses amis et de leur donner raison en considérant qu'il a mérité ce qui lui arrive. Il reste debout dans la tragédie qui le frappe, il reste seul sans l'appui de ceux qui auraient pu l'aider, chercher avec lui des réponses à ses interrogations. L'absurdité de la situation ne cesse de le révolter ; même si Dieu demeure incompréhensible, introuvable, insaisissable, Job persiste à lui demander de se révéler à lui ; en quête d'un Dieu autre, il ne renonce pas à

comprendre et veut malgré tout rester en lien avec son Créateur, reconnaissant ainsi implicitement qu'il dépend de lui.

2. Pour aller plus loin

A. Le refus des fausses consolations de la religion.

L'auteur de ce livre si particulier dénonce la religion comme pansement apaisant sur les plaies et les angoisses, une religion qui donne une explication plausible au malheur et des réponses toutes faites aux questions lancinantes que pose l'existence : bref un système où Dieu garantit un ordre du monde qui conforte les pouvoirs politiques économiques et religieux, le pouvoir des gagnants. Ce système, défendu par les amis de Job, invite à serrer les dents, à faire taire l'indignation et la révolte contre l'injustice. La religion finit par endormir les consciences invitant à l'obéissance et prétendant aider l'humanité à supporter sa souffrance au profit par exemple de lendemains qui chantent – qu'il faut souvent attendre au-delà de la mort ! L'histoire malheureusement nous montre de nombreux exemples de cette religion anesthésiant les questions, les doutes, les colères. Sous le nazisme, il y a eu les défenseurs de l'Ordre nouveau qui, par haine du communisme athée, ont prêché le retour à la religion. Ils ont flirté avec ceux qui se prétendaient les défenseurs de la civilisation chrétienne.

Combien de politiciens s'emparent de la religion pour asseoir leur pouvoir, s'affichant avec une Bible pour s'assurer des suffrages lors de leur élection. Et combien de dirigeants religieux s'acoquinent avec le pouvoir politique prêt à bien des compromissions pour obtenir certains avantages. Le mariage entre pouvoir religieux et politique porte les fruits empoisonnés de la violence et de la contrainte des consciences.

Le procès de Dieu mené par Job nous interroge en profondeur. Il nous invite à débusquer les faux semblants et met à l'épreuve les raisons qui nous attachent à Dieu.

Dépouillé de tout ce qui rassure et réjouit, atteint dans sa santé, Job se présente tel qu'il est sans cacher ses émotions, passant de la révolte à la colère, de l'angoisse à l'incompréhension, de la supplication au blasphème. Job aurait voulu un dialogue en vérité avec ses amis, abordant les rugosités et les questions qui fâchent. Il se heurte au savoir théologique, aux arguments qui élèvent des barrières entre les personnes et empêchent la rencontre des cœurs.

Ce qui frappe : c'est son insistance à obtenir une réaction de Dieu lui-même ; son obstination à entrer en relation avec ce Dieu silencieux, terrifiant même, devenu incompréhensible pour lui ; son entêtement à ne rien céder devant la souffrance inacceptable, la sienne et celle des autres. Le dialogue que Job veut maintenir envers et contre tout avec son Créateur va l'amener à faire évoluer sa compréhension de Dieu et à renoncer à vouloir être épargné par la souffrance (jb 19,21-22 et 25 à 27). La révolte de Job ne serait-elle pas un chemin vers Dieu ?

N'en est-il pas de même pour nous lectrice ou lecteur du livre de Job ? Ces débats passionnés ne nous invitent-ils pas à libérer notre parole face aux autres et face à Dieu, à provoquer une réponse de notre Créateur en lui adressant une prière authentique et sans tabou ? Entreprise avec persévérance, cette démarche va peu à peu – et souvent douloureusement - modifier nos représentations de Dieu et changer notre regard sur le malheur qui nous frappe.

En 1948, invité au convent St-Dominique à Paris dans le cadre d'un cycle de conférences intitulé *Ce que les incroyants attendent des chrétiens*, Albert Camus insiste sur l'importance de la prise de parole publique et du dialogue. Dans son exposé, l'auteur de *La peste* réclamait instamment des chrétiens « qu'ils restent chrétiens ! Le monde a besoin - disait-il - de vrais dialogues ; le contraire du dialogue est aussi bien le mensonge que le silence, et qu'il n'y a donc de dialogue possible qu'entre gens qui restent ce qu'ils sont et qui parlent vrais ». Très déçu du silence du pape face au nazisme, l'écrivain attendait des chrétiens qu'ils se décident « à parler à voix haute et à payer de leur personne ».

B. Le questionneur de Dieu

Avez-vous déjà essayé de remettre votre complet, ou votre robe, porté à l'occasion de votre mariage ? Ou avez-vous renoncé à l'exercice de crainte d'en faire craquer les coutures ?

N'en est-il pas de même de notre foi d'enfant ou d'adolescent conservée pieusement dans la naphtaline, que l'on ressort de temps en temps comme une vieillerie passée, sans substance, sans effet, sans parfum sinon celui de la nostalgie ?

Le malheur a amené Job à ne plus se contenter de sa foi d'avant et à modifier sa perception de Dieu. Ce phénomène est bien connu. Face à l'imprévu, à l'irruption de l'inattendu, à l'effondrement de ce qu'ils considéraient comme certain, les êtres humains sont ébranlés et cherchent à passer du non-sens au sens. Le Covid-19, par exemple, a amené bien des personnes à essayer d'intégrer ces changements radicaux à leur système de croyances, quel qu'il soit. Pour Grégory Dessart, psychologue : « Quel que soit l'événement traumatisant, celui-ci va potentiellement impacter notre vision du monde. Si cela se passe à un niveau dit local, la personne aura la résilience nécessaire pour l'intégrer. Si cela concerne un niveau global, sa vision du monde peut être appelée à des remaniements forts pouvant excéder ses capacités du moment. »

L'injustice, le malheur sans raison et l'arbitraire – quand il nous touche nous et nos proches - viennent chambouler durablement nos conceptions religieuses et notre point de vue sur le monde. Craquent alors les coutures des habits familiers qui contenaient nos vieilles habitudes, nos schémas rassurants et nos images subitement jaunies de Celui que nous appelons Dieu. A notre corps défendant, nous sommes mis en mouvement, déstabilisés, devenus même étrangers à nous-mêmes. Ce qui semblait immuable et certain s'écroule comme un tas de sable au vent ; il ne reste quasi rien, plus aucun appui stable, notre monde est dévasté, la vie a perdu sa saveur. « Ce qui meurt, rappelait l'académicienne Marguerite Yourcenar, ce sont les formes toujours restreintes que l'homme donne à Dieu ».

Dépouillé de tout ce qui faisait sa vie passée, Job a vu ses appuis et ses repères s'écrouler ; le monde qu'il avait connu être englouti. Ces circonstances tragiques l'ont poussé à se montrer devant ce Dieu incompréhensible et devant ses amis en vérité, sans tabou ni retenue. Un seul fil le retient à la vie : la réponse qu'il attend de Dieu lui-même, son désir plus fort que son angoisse : arracher Dieu à son interminable mutisme. Sa prière ? Un long monologue aux hypothèses scandaleuses, aux mots crus, émouvants. Il met Dieu en accusation. Rien à voir avec le patois de Canaan et ses formules creuses. Sa colère, son angoisse, ses terreurs, sa révolte, Job les crie, avec cette confiance que Dieu se manifesterait malgré tout. Longtemps, il se heurte au silence divin ...

4. Et pour vous ?

Quels chemins face à la souffrance absurde Job ouvre-t-il ?

Vous souvenez-vous en quoi certaines façons de comprendre qui est Dieu pour vous ont pu être modifiées au fil du temps ?

Bibliographie

CHAUVIN, Jacques, *Job l'insoumis. Dieu n'est jamais celui qu'on croit*, Aubonne, Edition du Moulin, 1994.

CHEDID, Andrée, *La femme de Job*, Calmann-Lévy, 1993

HOUZIAUX, Alain, *Job ou le problème du mal. Un éloge de l'absurde*, Paris, Cerf, 2020.

MULLER-COLARD, Marion, *L'autre Dieu. La plainte, la menace et la grâce*, Petite bibliothèque de spiritualité, Genève, Labor et Fides, 2014.

NOCQUET, Dany, *Le livre de Job. Aux prises avec la justice divine*, Au fil des Écritures, Lyon, Olivétan, 2012.

DE PURY, Roland, *Job ou l'homme révolté*, Labor et Fides, 1958, 1982

TERRIEN, Samuel, *Job*, CNT XIII, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963.